

**CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE  
INSTITUT DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE**

CENTRE D'ÉTUDES LEXICOLOGIQUES ET LEXICOGRAPHIQUES  
DES XVI<sup>e</sup> ET XVII<sup>e</sup> SIÈCLES  
(UNIVERSITÉ LUMIÈRE - LYON 2)

---

# **LE FRANÇAIS PRÉCLASSIQUE**

27

**1500**

**1650**

**CHAMPION  
2025**

## PRÉFACE

Dans la continuité du numéro 24 (paru en 2023), consacré à une étude renouvelée des italianismes en français préclassique, le présent volume aborde la question des hispanismes. Ce numéro donne par ailleurs une très large place à la discussion scientifique de travaux récents, non seulement dans l'habituelle rubrique des « articles de comptes rendus », ici particulièrement étoffée, mais aussi dans deux articles, pour l'un prolongeant la thèse en syntaxe de Mathieu Goux, pour l'autre mettant en valeur le fond lexical et syntaxique du genre des mémoires, à la suite d'une étude récente de Pierre Rézeau.

Comme toujours dans notre revue, le lexique est particulièrement à l'honneur. Andreu Llària étudie la première traduction française du *Quixote* de Cervantes par César Oudin, lexicographe réputé : il y débusque une quarantaine d'hispanismes lexicaux et sémantiques (au-delà des antonomases traditionnellement citées : *dulcinée*, *maritorne* et *rossinante*), ainsi qu'une soixantaine d'hispanismes syntagmatiques. Beaucoup de ces derniers sont liés aux visées didactiques de l'auteur du *Tesoro de las dos lenguas española y francesa* ; *Thresor des deux langues espagnolle et françoise* et des *Refranes o prouerbios castellanos traduzidos en lengua Francesa* ; *Prouerbes espagnols traduits en François* et bien peu sont entrés durablement dans le fonds lexical français, pour évoluer jusqu'aux formes stabilisées qu'on leur connaît aujourd'hui (p. ex. *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse*, *Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu*), mais ils n'en sont pas moins remarquables par leur fréquence d'usage.

En matière de lexique, les genres « mineurs » se révèlent toujours plus une véritable mine d'où extraire un vocabulaire important et très varié qui enrichit notre connaissance du français préclassique. En témoignent les deux contributions fournies de Marthe Paquant, qui passe au crible les deux derniers tomes parus du *Journal* de Pierre de L'Estoile<sup>1</sup>, tout comme l'article de Claude Buridant, qui découvre une pépite dans les *Mémoires* de Haton, hostile à la « luthererie ». Du côté du français classique, l'apport des *Observations* de Gilles Ménage est très volumineux : ses remarques portant sur le lexique, parfois métalinguistique (cf. *badaudisme*), constituent près des deux tiers de son copieux ouvrage (voir l'édition récente de Marc Bonhomme dont Nathalie Fournier fait ici le compte rendu).

---

<sup>1</sup> Pour les précédents, respectivement tomes I-II-III, voir *Le Français préclassique*, 2012, 14, 234-237 ; 2016, 18, 243-247 ; 2018, 20, 163-169.

Dans la période transitoire qui voit le passage du manuscrit à l'imprimé, la modification de support induit également de fortes modifications lexicales, qui permettent d'affiner notre vision d'un vocabulaire du moyen français tombant en désuétude et cédant la place à un nouveau, bien avant le constat de ce renouvellement par Geofroy Tory dans sa préface «Aux Lecteurs» du *Champ Fleury*<sup>2</sup> : Susan Baddeley en donne des exemples dans sa recension d'un livre sur les traductions imprimées et manuscrites au tournant des années 1470-1550. On n'oubliera pas, enfin, la question du vocabulaire néo-latin, toujours cruciale pour des études accomplies en français préclassique : rendant compte d'un ouvrage sur l'humaniste Joannes Ravisius Textor, Martine Furno pose le problème du rapport du latin aux vernaculaires, en soulevant entre autres la difficulté d'interprétation d'un déictique comme *hodie* «avant la généralisation quelques décennies plus tard, dans ces situations, du terme *uulgo* pour désigner un terme vernaculaire transféré en latin».

Le rapport entre langues est également au cœur de la réflexion d'un grand ouvrage d'Érasme, le *De recta Latini Græcique sermonis pronuntiatione dialogus*, dont Paul Gaillardon lit de près une édition collective récente, en en exposant minutieusement les enjeux. Au-delà de la richesse et de la complexité de ce texte, sont rappelées de précieuses remarques faites sur le vernaculaire français, d'un point de vue lexical (voir l'examen du cas de la locution *faire la petite bouche*) comme phonétique (lettres quiescentes, prononciation diphtonguée d'*oi*...), ou sur un envisagement plus large de la relation aux vernaculaires, avec un «décentrage» de «l'autorité italienne en la matière» : qu'Érasme «s'attaque à l'illusion que certains savants italiens se font, de parfaitement prononcer le latin, par hérédité, reléguant les prononciations alternatives dans la barbarie» constitue un infléchissement notable, riche de conséquences pour la promotion et l'essor du français (préclassique), parmi d'autres vernaculaires.

Plus avant, dans une perspective disciplinaire traductologique, c'est ainsi les relations entre langues qui font l'objet de nombreuses contributions du volume. Andreu Llòria départit les pratiques et finalités propres à l'emploi des hispanismes, démêlant ce qui ressortit au style, au didactisme ou à des difficultés et choix de traduction. Susan Baddeley, en plus de l'ouvrage signalé précédemment, rend compte d'un gros volume issu d'un programme de recherche «sur la pratique de la traduction horizontale en Europe à la Renaissance» du début du xv<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, à savoir la traduction entre langues tenues pour égales (*i. e.*, hors langues anciennes hiérarchiquement supérieures) ; des problématiques ou difficultés rencontrées par les contributeurs, elle tire la conclusion «qu'une histoire de la traduction ne saurait se fonder uniquement sur ce que disent les traducteurs, mais bien sur [...] la

<sup>2</sup> «Le Langage daujourd'hui est change en mille façons du Langage qui estoit il ya Cinquante Ans ou enuiron. [...] On porroit trouuer Dix Milliers de telz mots & vocables laissez & Changez / Desquelz Cent aultres Autheurs vsoient au temps passe» (Geofroy Tory, 1529, *Champ fleury*, Paris, Gourmont).

“vérité effective du traduire” (641): c’est-à-dire, les pratiques réelles, celles qui passent par “la vie des mots et les voies des œuvres” (pour reprendre le sous-titre du volume)». Cela nous ramène une fois encore au lexique et à quelques cas complexes qu’examine S. Baddeley, tel celui de *république* dans une traduction de Bartolomeo Cavalcanti, qui n’a rien du sens florentin du *republica* originel.

Il reste enfin les questions de méthode dans l’étude d’une langue ancienne, qui sont l’objet de plusieurs papiers. Sous ce versant épistémologique, on rangera en partie la contribution en syntaxe de Philippe Selosse sur le pronom-déterminant *lequel* dans les discours spécialisés – qui applique les critères mis au jour par Mathieu Goux sur ce morphème à partir d’un corpus littéraire. L’auteur aboutit en effet à la remise en cause de la conception *a priori* de genres textuels qui, spécialisés, seraient donc «rigoureux» au sens moderne et systématique du terme, ou de catégories construites à l’aune de la compétence d’un locuteur moderne (relatives «restrictives» qui n’en sont sans doute pas) mais aussi, une fois encore, à la nécessaire prise en considération du néo-latin pour appréhender justement tout un discours spécialisé (sur les plantes), qui s’élabore alors essentiellement à partir de modèles en langue véhiculaire. En termes de méthode, Martine Furno ne conclut pas autrement son analyse d’un ouvrage sur la norme en français (dans un empan périodique qui intègre entre autres les états de langue préclassique et classique), en appelant, pour les xvi<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècles, à ne pas «faire l’économie de la présence, tyrannique et plus ou moins consciente, du modèle latin d’analyse de la langue, car celui-ci est l’outil conceptuel avec lequel travaillent même ceux qui souhaitent, et parviennent, à une analyse propre du français». Joëlle Ducos, elle, revient enfin sur la difficile question des «introductions linguistiques aux éditions de textes», bien peu satisfaisantes pour le linguiste dans leur diversité et incomplétude actuelles mais si difficiles à concilier avec un objectif strictement philologique et littéraire qui est souvent la principale raison d’être d’une édition de texte. Elle relève deux grandes finalités développées dans le livre qu’elle synthétise: «une dimension de critique historique des pratiques et théories de l’édition de texte et de l’étude de la langue qui y est présente; un ensemble de propositions pour rénover ou structurer la “vieille” philologie et permettre une étude plus fine, plus rigoureuse, ou plus structurée». Mais, quant à ces dernières, J. Ducos conclut que l’ouvrage, fort de très nombreux articles, se révèle être plus un état des lieux (avec certes «des pistes intéressantes» qui permettront une évolution des pratiques) que l’esquisse d’un possible standard commun aux philologues et linguistes.

Tout comme, en français préclassique, les traductions s’avèrent souvent être propres à chacun (copiste, imprimeur, traducteur), tout comme le lexique révélé par la recherche apparaît fréquemment comme du ressort de tel ou tel (Oudin, Haton, L’Estoile...), les pratiques d’aujourd’hui se diluent dans une certaine individualité hétérogène. On pourrait avoir une impression d’inabouti et de manque de coordination ou de communication, quand chacun publie sans beaucoup lire l’autre, par manque de possibilité matérielle, de temps ou d’intérêt. Mais cet éclatement des pratiques peut aussi être vu positivement.

Hier, comme un isolement progressivement réduit par ce que l'imprimerie a permis en matière de diffusion collective des pratiques linguistiques. Aujourd'hui, comme le reflet d'une recherche en cours, appelée à évoluer, alors même que les pratiques numériques dessinent de nouvelles possibilités : pour les études lexicales, identifier un usage plus vaste permettant de dépasser l'impression d'hapax, au gré de textes toujours plus nombreux à être numérisés et exploitables (ce pourquoi Claude Buridant appelle à se pencher toujours plus sur les journaux et mémoires) ; pour l'édition de textes, trouver collectivement un angle pour repenser les introductions, en jouant sur les niveaux multiples qu'autorise la publication en ligne – un vœu pieux entendu par l'auteur de ces lignes depuis son entrée dans la recherche, il y a déjà trente ans, certes<sup>3</sup>...

Philippe SELOSSE,  
directeur de la revue

---

<sup>3</sup> Ce constat désabusé ne concerne pas en soi les éditions en ligne (de nombreuses sont de très haute qualité et exploitent les possibilités de la Toile dans toutes ses dimensions), mais bien le peu de cas qui reste fait des introductions linguistiques à ces éditions : voir l'article d'Anne Rochebouet commenté ici-même (182) par Joëlle Ducos.